

La foi est-elle nécessaire pour faire le bien ?

Jean-Robert Pitte

Notre rencontre me fait penser à une désopilante pièce de théâtre écrite par Louis-Michel Colla et Frédéric Lenoir intitulée *Bonté divine !* (Albin Michel, 2009). Elle met en scène un prêtre, un rabbin, un imam et un bonze qui, au sortir d'une conférence inter religieuse, se retrouvent enfermés dans une pièce sans communication possible avec l'extérieur. Ils engagent un débat aussi vif que savoureux où croyances et différences s'affrontent, tandis que mijote une poularde qui va pacifier les esprits et transformer ce pesant huis clos en comédie. Manque aujourd'hui le bonze et, sauf erreur de ma part ou miracle toujours possible aux Bernardins, la poularde... Néanmoins, nous avons bien un prêtre, un rabbin et un imam et donc tout ce qu'il faut pour un débat animé sur une question délicate à laquelle nous n'obtiendrons sans doute pas une seule réponse claire et symphonique, mais des bribes de réponses qui, j'en suis sûr, nous rendront plus intelligents et meilleurs : « la foi est-elle nécessaire pour faire le bien ? »

Évoquer un tel sujet à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer qui est une institution républicaine et donc laïque peut surprendre, sauf si l'on n'oublie pas que la laïcité à la française n'est pas une négation ou une ignorance du fait religieux, encore moins un combat anti-religieux, mais un savoir-vivre entre croyants de diverses religions, agnostiques et athées. Elle n'est utile que dans un absolu respect mutuel et dans le souci de bien connaître le socle des croyances ou incroyances des uns et des autres, j'ajouterai dans le dialogue fécond. La culture religieuse fait partie du bagage de l'honnête homme et de la citoyenneté. Sans elle, on ne comprend rien à l'histoire, à la géographie, à la sociologie, à la littérature, aux beaux-arts, etc. Cela n'a pas toujours été le cas en France. À la suite du rapport de Régis Debray en 2002 (« L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque ») les programmes scolaires l'ont enfin admis, mais pas toute la recherche universitaire en sciences humaines pour qui religion et opium du peuple se confondent encore. Je ne citerai qu'un exemple, ma discipline, la géographie, qui a longtemps été réticente aux études religieuses, surtout celles qui concernent les différentes voies du christianisme. La sociologie partageait cette méfiance, mais elle évolue. Même Maurice Godelier, de tradition marxiste, n'a pas hésité à affirmer¹ qu'« au fondement des sociétés humaines, il y a du sacré. Autant le savoir. » L'ignorance mutuelle aboutit à l'incompréhension et donc à l'animosité, à la violence, à la guerre. Depuis des millénaires et sous tous les cieux, l'histoire de l'humanité est tissée de cette tendance mortifère. Aujourd'hui, nous sommes ici pour « progresser

¹ Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Flammarion, « Champs », 2010, 4^e de couv.

en humanité » selon le titre que notre président Hubert Loiseleur des Longchamps a souhaité donner à cette séance.

Le bien, selon le « Trésor de la langue française », c'est « ce qui favorise l'équilibre, l'épanouissement d'un individu, d'une collectivité ou d'une entreprise humaine (à tous points de vue) ». Peut-on considérer que la Déclaration universelle des droits de l'Homme, promulguée par l'ONU en 1948, représente le bien ? Oui, sans doute, à une nuance près que nos trois invités ne manqueront pas de souligner, c'est que Dieu en est absent. À ceci près, l'Église catholique, seule organisation religieuse à disposer d'un siège d'observateur à l'ONU, a approuvé ce texte à maintes reprises par la voix des papes, tout en soulignant la fréquence et l'importance des manquements constatés dans le monde aux principes qu'il énumère. Autre problème : ce qui est considéré bien en-deça des Pyrénées peut être considéré comme mal au-delà... On le constate, par exemple, à propos des grandes questions morales qui sont aujourd'hui en débat - souvent vif - partout dans le monde. Je ne prendrai comme exemple que l'IVG, le mariage pour tous, la PMA, la GPA, l'euthanasie. Plaçons ce débat au niveau le plus élevé de la morale et sourions des différences mineures. Par exemple, Haïm Korsia et Chems-eddine Hafiz trouvent qu'il n'est pas bien de manger du porc qui, selon eux, est une nourriture impure, alors que le père Ollier leur répond que dans le cochon tout est bon et que, comme Jésus l'a dit, ce qui est impur c'est ce qui sort de la bouche de l'homme. Heureusement la poularde est interconfessionnelle ! En revanche, sur d'autres sujets concernant la morale, ils se trouveront sans doute en accord.

La foi, c'est l'adhésion à une croyance religieuse, à un Dieu ou des dieux qui dépassent l'Homme, à un ensemble de principes révélés par celui-ci ou ceux-ci et qui entraînent des comportements moraux qui constituent pour le croyant le bien.

Tout être humain est capable de faire le bien, comme le mal, est capable du meilleur, comme du pire, qu'il ait ou non la foi. Cette liberté est l'expression la plus forte de la condition humaine. Les athées ou agnostiques qui ont marqué l'histoire de leur générosité, de leur bonté, de leur amour de la paix sont légion. Les croyants de toutes religions qui se sont rendus coupables des pires exactions, individuellement et collectivement, sont innombrables et ce, tout au long de l'histoire, parfois en toute innocence ou, en tout cas, avec bonne conscience, parfois avec un parfait cynisme (c'est ce que les chrétiens appellent péché).

Au-delà de l'énumération de la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948, ne peut-on dire que faire le bien pourrait se résumer à la

règle d'or de la morale : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » ou, dit de manière plus positive, comme on le trouve dans le Lévitique (19, 18) : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ? Soulignons l'importance du « comme toi-même » qu'éclaire la science psychologique actuelle : trop de gens se détestent sans vraiment s'en rendre compte et, par voie de conséquence, détestent la terre entière. Le Grand Rabbin Korsia nous éclairera sur ce point. Le Lévitique a été écrit environ cinq siècles avant J.C ; il est donc à peu près contemporain de Socrate et de Confucius qui ont édicté des principes de sagesse et de recherche du bien sans connotation religieuse. Jésus reprendra sous différentes formes, en particulier des paraboles, et commentera à maintes reprises ce commandement (Marc, 12, 31), recommandant en outre de pardonner les offenses 70 fois 7 fois (Mt, 18, 22), et, juste avant sa passion, il y ajoutera un codicille majeur (Jn, 13, 34 et Jn, 15, 12) : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Le Père Ollier nous dira ce que signifie cette marque spécifique du christianisme et l'apparente contradiction qui existe avec cette autre déclaration de Jésus (Mt, 10, 34) : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » Le coran, quant à lui, proclame que seul Dieu peut et doit être aimé pour lui-même et qu'on ne peut aimer les humains qu'à travers Dieu. Il semble établir une différence entre les musulmans et les autres en proclamant (sourate *Al-fath*, 48, 29) : « Mohamed est le Messager de Dieu et ceux qui sont avec lui sont durs envers les mécréants, miséricordieux entre eux. » Je demanderai un commentaire sur ce point au Recteur Chems-eddine Hafiz et sur l'apparente contradiction avec un célèbre Hadîth du Prophète (13, de al-Nawawi) qui proclame : « Aucun d'entre vous ne croit vraiment tant qu'il n'aime pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même. »

Commençons par ce point. Je donne la parole aux représentants des trois grandes religions monothéistes par ordre chronologique d'apparition de celles-ci : HK, JO, CH.

Ensuite : Y a-t-il un bien commun pour toute l'humanité ? La Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948 le définit-elle pour vous de manière satisfaisante ?

Les orateurs seront invités à donner leurs réponses aux questions suivantes :

- quel est, pour chacun d'eux « le bien » ? Cette notion est-elle commune aux trois religions? Véhicule-t-elle des valeurs considérées comme universelles ? Les priorités sont-elles différentes d'une religion à l'autre ?
- en quoi les religions sont-elles habilitées à proposer un modèle de développement différent de celui des autorités civiles ou politiques ? Quel dialogue peut-il prendre place pour infléchir les politiques publiques dans le sens du « bien » ? Peut-on imaginer un projet commun de société ? Quel espace pour les religions dans le monde de demain ?
- quel est le lien entre foi et culture ? Quelles contributions les religions peuvent apporter au travail d'une académie comme la nôtre ? Y a-t-il une possibilité de gestes communs ?